

étaient, en effet, Prichard et Montel, les deux hommes expédiés par le chef de la sûreté.

— Oh ! oh ! paraîtrait qu'on est en fête chez vous ! dit le faux paysan à Marianne. Ça va-t-il vous empêcher de nous donner à déjeuner, ma fille ?

— Mais pas du tout, messieurs, répliqua la servante. Venez par ici, je vais vous installer à une table où on vous servira.

Et elle les conduisit à l'endroit où le matin Ovide s'était placé, par conséquent tout près du vitrage.

## NCIV

Les deux agents s'installèrent.

— Vous serez bien là, je pense, reprit Marianne.

— Parfaitement, reprit Prichard, le faux paysan.

— Êtes-vous pressés ?

— Pas le moins du monde, pourvu que nous puissions prendre le train de Versailles à cinq heures, c'est tout ce qu'il nous faut, dit le sous-officier du train des équipages.

— Ça va bien, alors. Vous entendrez rire et chanter tout à votre aise. Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

— Deux absinthes d'abord. Nous verrons après.

Marianne fit apporter par un garçon les absinthes demandées. En ce moment une porteuse de pain entra en courant.

— Mes enfants, cria-t-elle, voilà maman Lison qu'arrive. Je viens de la voir tourner la rue.

— Attention, alors ! dit le Lyonnais. Le plus ancien de la boulangerie, ici présent, donnera le bouquet.

Un homme de soixante et quelques années alla prendre un énorme bouquet posé sur une table et vint se placer dans les rangs des convives.

— Quand maman Lison entrera, fit à son tour le Tourangeau, vous savez ce qui est convenu.

— Oui, oui.

— Maintenant, plus un mot.

Le silence s'établit comme par enchantement. Prichard et Montel braquaient du côté de la porte leurs regards de policiers. Jeanne Fortier parut.

— Vive Lise Perrin ! cria-t-on de toutes parts, et l'homme au bouquet vint au-devant de la porteuse de pain.

— Maman Lison, dit-il d'une voix émue, acceptez ce bouquet que vos bons amis sont contents de vous offrir en signe de réjouissance.

Un nouveau cri général de : Vive Lise Perrin remplit la vaste salle. La porteuse de pain s'essuyait les yeux. Le faux paysan se pencha vers le pseudo sous-officier et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Pas possible que cette brave femme soit l'évadée de Clermont.

— Attendons pour juger.

— Elle a l'air si honnête.

— Les apparences sont souvent trompeuses, et la preuve c'est que ni toi ni moi ne sommes ce dont nous avons l'air.

On se foulaît pour embrasser la porteuse de pain, qui, dominée par une émotion bien naturelle, ne savait plus auquel entendre. Le Lyonnais lui tendit un verre. Elle le prit d'une main tremblante et, avant de l'approcher de ses lèvres, murmura d'une voix presque indistincte :

— Mes amis, mes chers amis, je bois à votre bonne santé !

— Le dîner est servi ! A table ! dit la maîtresse du "Rendez-vous des boulangers" d'un ton de commandement.

Le Tourangeau et le Lyonnais installèrent Jeanne Fortier à la place d'honneur, et le bouquet qui venait de lui être offert occupa le milieu de la table dans un broc de faïence à fleurs. Le banquet commença. Ovide Soliveau se trouvait presque à côté de Jeanne, sur le même rang, et par son entraînement il égayait notablement les convives. Nous ne donnerons point le "menu" du banquet, comme font les journaux bien renseignés quand il s'agit d'un repas officiel. Il nous suffira de dire qu'il était copieux, et que, pour une modique cotisation de six francs par tête, la maîtresse de la maison avait superbement fait les choses. Les deux agents de la sûreté profitaient de ce festin dans une certaine mesure. Le déjeuner qu'on leur servait leur semblait succulent. Amanda, anxieuse, impatiente, attendait avec fièvre le dénouement de cette pièce qui, commencée en vaudeville, devait, selon toute apparence, finir en drame. Elle seule trouvait le temps très long.

Il était trois heures et demie lorsqu'on mit le café sur la table. La servante Marianne, prise de tremblement nerveux, guettait le signal que devait lui donner le Dijonnais.

Elle se dirigea vers la petite table sur laquelle s'alignaient les flacons de liqueurs.

— Vous ne servirez pas la chartreuse, Jacques, dit-elle au sommelier. C'est moi qui m'en charge.

— Suffit, Marianne.

La jeune fille, fouillant dans sa poche, en tira un carafon qu'elle plaça en tête des autres. Ovide qui la suivait de l'œil depuis quelques minutes remarqua ce mouvement.

— Allons, se dit-il "in petto," elle n'oublie rien. Dans une demi-heure, je crois que nous allons rire !

Il se leva.

— Ah ! ah ! fit le Tourangeau. Voilà le Dijonnais qui va nous en chanter une bien bonne ! Bravo, Dijonnais ! S'il y a un refrain à la chanson, nous le reprendrons en chœur, et de grand cœur !

— Oui ! oui ! qu'il chante ! qu'il chante ! cria-t-on de tous côtés.

Soliveau mit la main droite sur le côté gauche de sa poitrine et fit un salut comique.

— Je chanterai certainement, camarades, puisqu'on me fait l'honneur de m'y inviter, répliqua-t-il ensuite ; je chanterai tant qu'on voudra et tout ce qu'on voudra, mais auparavant je demande la parole.

— On te la donne à l'unanimité ! fit le Lyonnais ! j'abote, ma vieille ! nous sommes tout oreilles !

— Avant de venir au "Rendez-vous des Boulangers,"

commença Soliveau, je ne connaissais pas maman Lison, mes camarades, mais par vous j'ai appris à la connaître, à l'aimer et à l'estimer. C'est une digne et brave femme. Je suis heureux de lui offrir un petit cadeau, et je serai fier si elle veut bien l'accepter.

— Bravo ! bravo ! Voilà une riche idée. On ne peut pas dire le contraire.

— Vas-y du cadeau, mon vieux Dijonnais, fit le Tourangeau. Montre-nous ça.

Ovide quitta sa place et se dirigea vers Jeanne Fortier, qui se leva et se tourna vers lui.

— Madame Perrin, lui dit le misérable en lui présentant un petit écrin, faites-moi le grand plaisir d'accepter cela, et le grand honneur de me permettre de vous embrasser.

Jeanne tendit ses deux joues sur lesquelles le complice de Paul Harmant posa deux baisers de Judas. On applaudit avec enthousiasme ; puis, aux applaudissements succédèrent ces mots, répétés autour de la table :

— Voyons le cadeau, voyons le cadeau.

Jeanne Fortier ouvrit la mignonne boîte de maroquin et poussa un cri d'admiration. L'écrin passa de convive en convive, et son contenu fut admiré comme il convenait.

— Dijonnais, mon garçon, je vous félicite ! Vous savez vous conduire avec les dames, fit la maîtresse de l'établissement. Pour un joli cadeau, c'est un joli cadeau ! Mais faut arroser ça.

— Tout est prévu, répondit Ovide. J'offre une "tournée" de vraie chartreuse.

— Vive le Dijonnais ! cria-t-on.

Marianne, entendant la réplique, était accourue avec deux carafons de liqueur d'un vert d'émeraude.

— A vous d'abord, maman Lison, fit-elle.

— Jeanne tendit son verre.

La jeune servante le remplit jusqu'aux bords, puis elle reprit, en s'adressant à Soliveau :

— A vous, maintenant, monsieur le Dijonnais.

Avec une habileté de prestidigitateur, Marianne avait changé de main les flacons, et quand Ovide présenta son verre, elle lui versa la chartreuse à laquelle il avait mêlé une dose de la drogue canadienne.

— A votre santé, maman Lison ! s'écria le gredin. Nous allons trinquer, s'il vous plaît.

— De tout mon cœur.

Les deux recipients se choquèrent, puis Soliveau et la porteuse de pain les vidèrent d'un seul trait. Amanda, les tempes mouillées de gouttelettes de sueur, les yeux fixés sur Ovide, sur Jeanne Fortier et sur Marianne, par un entrecaillement du rideau, n'avait pas perdu un seul mouvement des trois personnages que nous venons de nommer. Lorsqu'elle vit Soliveau vider son verre elle eut dans les prunelles la leur fauve d'un regard de tigresse.

— Tu es perdu, maintenant, bandit ! murmura-t-elle, j'en jurerais ! Un pressentiment me l'annonce et ne me trompe pas.

La maîtresse du "Rendez-vous des Boulangers" s'avança et lui dit :

— Présentement, c'est à mon tour, maman Lison. Il n'y a pas que les gens de la boulangerie qui soient vos amis et qui vous portent un grand intérêt ; il y a aussi les personnes que vous fournissez, et voici ce que l'une d'elles m'a priée de vous remettre.

Et elle posa sur l'assiette de Jeanne les deux cents francs donnés par Marianne, mais changés par elle en pièces d'or. Un hurrah général accueillit cette largesse. Jeanne embrassa l'hôtelière.

— Nous nous sommes suffisamment attendris, fit alors le Lyonnais. Le moment est venu de s'égayer. Il s'agit de chanter. Chacun dira la sienne. Je commence.

On se tut aussitôt pour écouter. Ovide, les yeux sur Jeanne, attendait l'effet de la liqueur canadienne. Le Lyonnais termina sa chanson, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. On trinqua de nouveau.

— Au Dijonnais ! dit le Tourangeau. C'est le tour du Dijonnais.

— Oui, oui, oui.

Et sur l'air des Lampions, les convives répétèrent en tapant des pieds.

— Au Dijonnais, au Dijonnais.

Ovide se leva, et, sans cesser de regarder la porteuse de pain, il entama une gaudriole emprunté au répertoire de l'Alcazar d'hiver. Au milieu du deuxième couplet il s'arrêta et passa la main sur son front. La mémoire paraissait lui faire brusquement défaut.

## NCV

— Te voilà en plan, ma vieille ! fit le Lyonnais avec un gros rire. Bois un coup, tu te souviendras.

Mais Ovide ne cherchait pas les derniers vers du couplet interrompu. Un nuage venait de s'étendre tout à coup sur sa pensée. L'effet de la liqueur bavarde commençait à se produire. Marianne, prise d'une émotion instinctive, le regardait avec une sorte d'effroi. Les deux agents de la sûreté, les coudes sur la table, dressait l'oreille.

— Est-ce l'incident annoncé ? se demandaient-ils.

— Ça sera-t-il pour aujourd'hui, Dijonnais ? criaient-ils de toutes parts. Vas-tu te remettre à chanter ?

Ovide promenait lentement autour de lui un regard sans expression.

— Chanter, répéta-t-il d'un ton singulier et d'une voix méconnaissable, il s'agit bien de chanter.

Une stupeur générale envahit les convives à la vue de l'étrange attitude de Soliveau et de ses yeux démesurément ouverts.

— Ah ! ça, mais, est-ce qu'il devient fou ? dit la maîtresse de l'établissement.

— Ce n'est pas moi qui suis fou, répondit le misérable, c'est vous, mes braves gens.

Et il accompagna ces paroles d'un long éclat de rire.

— Voyons, voyons, fit la patronne en s'approchant du Dijonnais remettez-vous, revenez à vous, monsieur Pierre Lebrun.

— Vous voyez bien que vous êtes folle, vous, la grosse ! répliqua le pseudo-baron de Reiss. Je ne m'appelle pas Pierre Lebrun. Je m'appelle Ovide Soliveau. Je ne suis pas ouvrier boulanger, je suis bourgeois, je vis de mes rentes, grâce à mon cousin millionnaire dont vous avez tous entendu parler, mon cousin Paul Harmant.

En entendant ce nom, Jeanne Fortier tressaillit et devint très pâle. Tout le monde s'était levé. On faisait cercle autour d'Ovide, on le regardait avec surprise, on l'écoutait avec inquiétude. Il poursuivit :

— Paul Harmant, vous savez bien. Le mécanicien fameux, le grand constructeur de Courbevoie. Je vous ai dit que c'était mon cousin. Eh bien ! pas du tout. Nous ne sommes parents ni d'Eve, ni d'Adam. C'est tout bonnement un voleur, un incendiaire et un assassin, parole d'honneur ! Nous avons fait connaissance il y a vingt-et-un ans, entre l'Angleterre et l'Amérique, sur le paquebot le "Lord-Maire." Il se sauvait de France parce qu'il venait de commettre toute une rhabille de crimes, le gaillard ! Il allait à New-York. Il avait pris un nom de fantaisie, celui de mon cousin Paul Harmant, décédé depuis peu. Je l'ai pincé au demi-cercle. Moi, très malin, et depuis vingt-et-un ans, pour acheter mon silence, il me laisse puiser dans sa caisse. Inépuisable, sa caisse ! plus on y prend, plus il en reste ! une tranche du Pérou, quoi ! Oh ! il en a, des millions, mon cousin Paul Harmant, qui n'est pas mon cousin, qui ne se nomme pas Paul Harmant, et qui de son vrai nom s'appelle Jacques Garaud !

— Jacques Garand, répéta la porteuse de pain affolée, éperdue, en s'élançant vers Ovide et en lui prenant le bras, vous avez dit que Paul Harmant se nommait Jacques Garaud ? Vous avez bien dit cela, n'est-ce pas ? Les yeux de Soliveau devenaient étincelants ; les traits de son visage se crispaient.

— Oui, je l'ai dit, répliqua-t-il, je l'ai dit et je le répète Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire, l'assassin, Jacques Garaud, qui a tué son patron Jules Labroue à Alfortville, il y a vingt-et-un ans ! Ah ! il ne se doutait guère, dans ce temps-là, que je découvrirais tout cela. Mais je soupçonnais quelque chose, et je lui avais versé, comme à toi, Lise Perrin, la liqueur canadienne, qui force les gens à parler, même quand ils n'en ont pas envie ! Aussi tu vas bavarder, comme une pie borgne.

— Mais, fit Jeanne croyant sentir sa raison s'égarer, que veut-il dire ?

— Il veut dire, répliqua Marianne, qu'il avait préparé pour vous une liqueur diabolique, et que c'est lui, qui vient de la boire.

Ovide n'écoutait pas. Les yeux injectés de sang, le corps secoué d'un tressaillement convulsif, il poursuivait :

— La liqueur canadienne, la liqueur qui a forcé Jacques Garaud à parler, et qui vas te faire avouer, tout haut, devant tout le monde, que tu n'es pas Lise Perrin, que tu es Jeanne Fortier.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! cria la porteuse de pain avec une épouvante inouïe.

— Jeanne Fortier, continua Soliveau, Jeanne Fortier dont j'ai voulu tuer la fille, Jeanne Fortier que j'ai tenté vainement d'écraser sous l'échafaudage de la rue Gît-le-Cœur, Jeanne Fortier condamnée à la reclusion perpétuelle et évadée de la maison centrale de Clermont !

— Un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines. Un sentiment de répulsion se peignit sur tous les visages, et le cercle formé autour de Jeanne et de Soliveau s'élargit. Mais déjà la porteuse de pain avait envisagé la question sous son vrai jour.

— Ah ! misérable, dit-elle en relevant la tête, misérable ! Tu crois me perdre et tu me saves !

— Jeanne Fortier, condamnée pour incendie, pour vol et pour assassinat, c'est toi ! hurla le Dijonnais.

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, que dans ton aveuglement tu viens de réhabiliter ! Oui, mes amis, je suis Jeanne Fortier, Jeanne la condamnée, Jeanne l'évadée. Mais j'avais été condamnée pour les crimes commis par Jacques Garaud, vous en avez entendu l'aveu de la bouche de cet homme ! Mais si je me suis évadée, c'est pour retrouver mes enfants, ma fille, qu'il a voulu assassiner comme moi ! J'ai des témoins de tes paroles, misérable, et ils sont nombreux ? Grâce à toi, je ne laisserai point à mes enfants un nom déshonoré !

La porteuse de pain ajouta, après un silence :

— Vous savez maintenant qui je suis, mes amis. Vous connaissez ma vie, mes malheurs, jugez-moi ! Me condamnez-vous ?

Tout le monde courut à Jeanne, toutes les mains se tendirent pour serrer la sienne. Ovide, lui, venait de tomber sur une chaise et se débattait dans une violente crise nerveuse. A cette minute précise les agents de la sûreté écartèrent la foule qui se pressait autour de maman Lison, et l'un d'eux lui dit, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Jeanne Fortier, évadée de la prison de Clermont, je vous arrête au nom de la loi !

— Vous m'arrêtez ! balbutia la malheureuse femme anéantie.

— Un murmure de colère gronda autour des agents. Le Lyonnais s'avança.

— Arrêtez maman Lison, la plus brave femme qu'il y ait au monde, s'écria-t-il, jamais !

— Obéissez à la loi ! Laissez-nous faire notre devoir, reprit l'agent.

— Jamais ! répéta-t-on de toutes parts.

— Si vous voulez arrêter quelqu'un, empiguez ce gredin. fit le Tourangeau en désignant Ovide, mais ne touchez pas à maman Lison.

— Il faut que force reste à la loi.

— Non ! non !

— Allons, filez, maman Lison, filez vite ! glissa le Lyon-